

zone sans tiers

Trauma sexuel précoce, pulsionnalité non symbolisée et trouble de la limite

Joëlle Lanteri – Psychanalyste

Le trauma sexuel précoce ne laisse pas seulement une blessure dans la mémoire. Il peut laisser une zone psychique hors langage, une zone non symbolisée, un lieu interne où quelque chose a été vécu sans pouvoir être représenté, pensé, adressé, ni confié à un autre.

L'enfant exposé trop tôt à une excitation sexuelle imposée se trouve confronté à une expérience qui déborde massivement ses capacités psychiques. Il ne dispose ni des mots, ni des repères corporels, ni des interdits structurants, ni du tiers protecteur qui permettraient de donner forme à ce qui arrive. Ce qui fait effraction n'est pas seulement l'acte sexuel ou l'agression : c'est l'irruption d'une pulsionnalité adulte dans un appareil psychique encore en construction.

Là où il aurait fallu une limite, il y a eu intrusion.

Là où il aurait fallu une parole protectrice, il y a eu silence.

Là où il aurait fallu un tiers, il y a eu abandon.

Là où il aurait fallu un interdit, il y a eu confusion.

Le trauma sexuel précoce peut alors produire une désorganisation profonde de la frontière entre soi et l'autre, entre désir et effraction, entre plaisir, dégoût, peur, honte et excitation. Ce n'est pas que l'enfant "comprend" ce qui lui arrive. C'est souvent pire : il l'éprouve sans pouvoir le comprendre. Et ce qui n'a pas pu être compris reste parfois comme une matière brute dans la psyché.

Une excitation sans traduction

La psychanalyse nous permet de formuler cette hypothèse : certains traumatismes sexuels précoces déposent dans le sujet une excitation qui n'a pas trouvé de traduction symbolique. Elle ne devient pas souvenir. Elle ne devient pas récit. Elle ne devient pas conflit psychique élaborable. Elle demeure comme un corps étranger interne.

Cette zone peut rester silencieuse pendant des années. Elle peut même sembler oubliée. Mais oubliée ne veut pas dire transformée. Ce qui n'est pas symbolisé ne disparaît pas nécessairement ; il peut revenir sous forme d'angoisse, de honte, de dégoût de soi, de conduites sexuelles compulsives, de confusion relationnelle, de passages à l'acte, de sidération, de dissociation ou d'une difficulté majeure à sentir où commence et où finit le corps de l'autre. Le sujet ne "se souvient" pas toujours.

Parfois il répète.

Parfois il subit encore.

Parfois il fait subir.

Parfois il cherche dans l'autre la scène qui n'a jamais été pensée en lui.

C'est ici qu'il faut être extrêmement prudent. Tous les sujets victimes de trauma sexuel précoce ne deviennent pas agresseurs. Cette équivalence serait fausse, violente et cliniquement injuste. Mais il arrive que le trauma non symbolisé ouvre une zone de confusion où le sujet ne sait plus

clairement distinguer ce qui relève de son histoire, de son désir, de son excitation, de sa honte ou de l'altérité réelle de l'autre.

Quand la limite n'a pas été inscrite

Dans le développement psychique, l'interdit n'est pas seulement une règle extérieure. Il est une structure interne. Il aide le sujet à différencier les places, les générations, les corps, les désirs. Il permet que le désir ne soit pas immédiatement déchargé, que la pulsion rencontre une limite, que l'autre ne soit pas traité comme un prolongement de soi.

Lorsque l'enfant est agressé, c'est toute cette architecture qui peut être atteinte. L'agresseur ne transgresse pas seulement une loi : il attaque chez l'enfant la possibilité même de croire à la loi. Il impose une expérience où l'adulte, au lieu d'être protecteur, devient intrusif ; où le corps, au lieu d'être habité, devient envahi ; où le plaisir, au lieu d'être découvert dans un temps psychique maturatif, se mêle à la peur, à la honte et à la contrainte.

L'enfant peut alors grandir avec une énigme interne :

ce qui m'est arrivé, était-ce de l'amour ?

était-ce du désir ?

était-ce de la violence ?

pourquoi mon corps a-t-il ressenti quelque chose ?

pourquoi personne n'a rien vu ?

pourquoi personne n'a interdit ?

Ces questions, lorsqu'elles restent sans adresse, peuvent contaminer l'identité. Le sujet peut se vivre comme coupable de ce qu'il a subi. Il peut porter en lui un dégoût qui ne trouve pas son véritable destinataire. Il peut s'identifier à la honte plutôt qu'à la blessure. Il peut croire que quelque chose en lui était déjà mauvais, déjà excitant, déjà complice.

Or l'enfant n'est pas complice de l'effraction qu'il subit. Mais psychiquement, il peut le croire. Et cette croyance inconsciente peut devenir ravageuse.

La contamination de l'identité

Le trauma sexuel précoce touche parfois le sujet au cœur de son identité. Il ne s'agit pas seulement de dire : "il m'est arrivé quelque chose". Il arrive que le sujet sente : "je suis devenu cela". L'événement n'est plus représenté comme extérieur ; il est incorporé comme une tache intime.

C'est une des grandes cruautés du trauma : le sujet porte en lui la honte de l'autre.

Ce déplacement est central. L'agresseur dépose dans l'enfant une excitation, une violence, une transgression, puis disparaît parfois derrière le silence familial, social ou judiciaire. L'enfant, lui, reste avec l'énigme. Il reste avec le corps. Il reste avec les sensations. Il reste avec le secret. Il reste avec une part de lui-même devenue étrangère.

Plus tard, cette part étrangère peut revenir dans la vie amoureuse ou sexuelle. Elle peut apparaître sous forme de dégoût de soi après le désir. Elle peut apparaître sous forme de recherche compulsive d'excitation. Elle peut apparaître sous forme d'impossibilité de consentir vraiment ou de reconnaître le consentement de l'autre. Elle peut apparaître sous forme de confusion entre proximité et possession.

C'est ici qu'une hypothèse psychanalytique forte peut être ouverte : lorsque le trauma n'a pas été symbolisé, la pulsionnalité peut demeurer dans un état archaïque, non liée par la parole, non travaillée par l'interdit, non médiatisée par le tiers.

Elle ne devient pas désir adressé à un autre reconnu comme autre.

Elle reste parfois excitation sans sujet.

Excitation sans limite.

Excitation sans scène psychique transformable.

Du subi au répété : une hypothèse clinique

La répétition traumatique ne consiste pas toujours à reproduire exactement ce qui a été vécu.

Elle peut prendre des formes déplacées, déguisées, parfois inversées. Celui qui a été passivé dans l'effraction peut chercher, plus tard, à reprendre une position active. Non pas parce qu'il veut consciemment faire du mal, mais parce que la psyché tente de maîtriser après coup ce qui l'a autrefois anéantie.

C'est l'une des hypothèses les plus délicates : le passage du subi à l'agir peut parfois être une tentative de maîtrise du trauma. Mais cette tentative échoue dès lors qu'elle utilise le corps d'un autre comme lieu de décharge. Ce qui n'a pas été symbolisé chez le sujet est alors imposé à l'autre.

Le sujet ne se souvient pas : il met en acte.

Il ne parle pas : il fait porter.

Il ne rêve pas : il répète.

Il ne symbolise pas : il décharge.

Dans certains cas, l'autre devient malgré lui le théâtre du trauma non pensé. Il est convoqué à occuper une place dans une scène qui ne lui appartient pas. C'est ainsi que le passé peut contaminer le présent, non sous forme de souvenir, mais sous forme d'intrusion.

Cela n'abolit jamais la responsabilité du sujet lorsqu'il commet un acte. Mais cela permet d'en penser la logique inconsciente : non pour excuser, mais pour comprendre ce qui, dans la psyché, est resté hors élaboration.

Le défaut de tiers

Dans le trauma sexuel précoce, le tiers manque souvent à plusieurs niveaux.

Il manque au moment de l'agression : personne ne protège.

Il manque après : personne ne reçoit la parole.

Il manque dans la famille : personne ne nomme l'interdit.

Il manque dans le sujet : la loi ne s'inscrit pas suffisamment comme limite interne.

Ce défaut de tiers laisse le sujet seul avec l'excitation, seul avec la honte, seul avec l'effroi. Or la psyché infantile ne peut pas métaboliser seule une telle violence. Elle a besoin d'un autre qui dise : "Ce qui t'est arrivé est interdit. Tu n'en es pas coupable. Ton corps t'appartient. L'autre n'avait pas le droit."

Sans cette parole, l'enfant peut rester prisonnier d'une scène sans bord. Il peut ne plus savoir qui a désiré quoi, qui a voulu quoi, qui est responsable de quoi. La confusion devient alors un mode d'organisation interne.

La clinique montre combien la nomination est décisive. Nommer ne répare pas tout, mais nommer sépare. Nommer rend à l'agresseur son acte. Nommer rend au sujet sa place. Nommer réintroduit du tiers là où il y avait de l'emprise.

La honte comme gardienne du silence

La honte est souvent l'affect central du trauma sexuel précoce. Elle tient lieu de verrou. Elle empêche de dire, de penser, de demander de l'aide. Elle fait croire au sujet que parler l'exposerait à être détruit, rejeté, jugé, dégoûtant.

Mais la honte est aussi parfois une fidélité paradoxale à la scène traumatique. Tant que le sujet porte la honte, il garde l'agresseur en lui. Il continue de porter l'acte de l'autre comme s'il était le sien. Le travail analytique consiste alors, lentement, à déplacer la honte. Non pas à l'effacer magiquement, mais à permettre au sujet de reconnaître : "Ce qui me faisait honte ne m'appartenait pas."

Ce déplacement est immense. Il peut prendre des années. Il suppose un cadre, une écoute, une présence qui ne force pas la parole mais qui lui offre une adresse. Car le trauma sexuel précoce ne se travaille pas par extraction brutale du récit. Il se travaille par la possibilité progressive de relier affect, corps, mots, histoire, culpabilité et altérité.

Le travail analytique : remettre du langage là où il y avait effraction

La cure ne consiste pas seulement à faire raconter le trauma. Elle consiste à permettre au sujet de ne plus être entièrement organisé par lui. Il ne s'agit pas de produire un récit héroïque ou complet. Il s'agit de rendre pensable ce qui était resté impensable.

Le cadre analytique offre une expérience décisive : une relation où l'excitation peut être parlée sans être agie, où le transfert peut se déployer sans emprise, où l'analyste ne répond pas à la scène traumatique par une intrusion supplémentaire.

L'analyste prête son appareil psychique pour contenir ce qui n'a pas encore trouvé forme. Il soutient l'écart entre l'éprouvé et l'acte. Il aide à remettre des frontières. Il réintroduit du temps. Il permet que la pulsionnalité, au lieu d'être décharge, devienne matériau de pensée.

Le travail analytique cherche à faire passer le sujet de la scène subie à une parole appropriable.

De l'excitation brute à l'affect nommé. De la honte incorporée à la responsabilité différenciée.

De la confusion des corps à la reconnaissance de l'autre comme autre.

Ce que cela ouvre comme hypothèses psychanalytiques

Le trauma sexuel précoce peut ouvrir plusieurs hypothèses cliniques :

Il peut produire une zone psychique clivée, non intégrée, où l'événement demeure hors récit.

Il peut entraver l'inscription de l'interdit, non parce que le sujet ignorerait la loi, mais parce que la loi a été précocement trahie par ceux qui auraient dû l'incarner.

Il peut contaminer l'identité, en faisant porter au sujet la honte et la culpabilité de l'agresseur.

Il peut maintenir une pulsionnalité non liée, qui ne trouve pas suffisamment le chemin de la parole, du fantasme élaboré ou du désir différencié.

Il peut troubler le rapport au corps de l'autre, lorsque la frontière entre soi et autrui a été attaquée très tôt.

Il peut produire des répétitions, où le sujet tente de maîtriser activement une scène autrefois subie passivement.

Il peut créer une difficulté à habiter le consentement, parce que le corps a été introduit trop tôt dans une scène de contrainte, d'emprise ou de confusion.

Il peut enfin laisser le sujet dans une quête de tiers : quelqu'un qui dise enfin la loi, qui nomme l'effraction, qui sépare le sujet de ce qui lui a été imposé.

Mais ces hypothèses doivent toujours rester ouvertes. La psychanalyse ne plaque pas une causalité. Elle écoute une organisation singulière. Elle cherche comment, pour ce sujet-là, dans cette histoire-là, avec ces défenses-là, le trauma a trouvé ou non une inscription.

Conclusion

Le trauma sexuel précoce est une attaque de la limite, du corps, du temps et de la loi. Il ne détruit pas seulement l'innocence ; il peut atteindre la capacité même de symboliser ce qui

arrive. Il laisse parfois une zone où l'enfant devenu adulte continue de chercher des mots pour une scène qui l'a précédé en tant que sujet.

C'est pourquoi le travail clinique est si précieux. Il ne s'agit pas seulement de se souvenir. Il s'agit de séparer. Séparer l'enfant de l'agresseur. Séparer la honte de l'identité. Séparer l'excitation de la faute. Séparer le désir de l'effraction. Séparer le passé du présent.

Là où le trauma avait confondu, la parole analytique tente de différencier.

Là où il y avait emprise, elle remet de l'écart.

Là où il y avait silence, elle introduit une adresse.

Là où il y avait une zone sans tiers, elle tente de faire revenir la loi vivante du symbolique